



Leon Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg nee Comtesse de Reus J.

LA MERE JALOUSE,  
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de Marseille :

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 23 Décembre 1771.

---

---

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.  
Perse, Satire V.

---

---

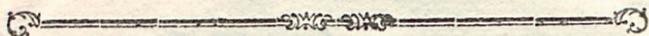
— — — — —  
Le prix est de 30 sols.  
— — — — —



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

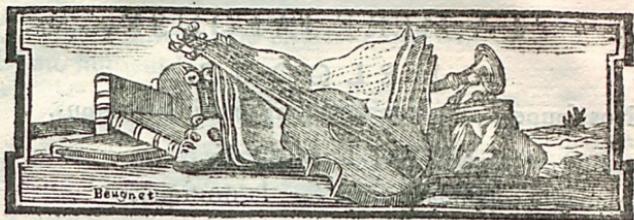
— — — — —  
M. DCC. LXXII.  
Avec Approbation & Privilège du Roi.



PERSONNAGES. ACTEURS.

Madame DE MELCOUR.	<i>Mad. Prévile.</i>
M. DE MELCOUR , ancien Militaire.	<i>M. Brizard.</i>
JULIE , Fille de Madame de Melcour.	<i>Mlle Doligny.</i>
Madame DE NOZAN , Tante de Julie.	<i>Mad. Drouin.</i>
M. DE VILMON , Ami de M. de Melcour.	<i>M. Bellecour.</i>
M. DE TERVILLE , Amant de Julie.	<i>M. Molé.</i>
M. DE JERSAC.	<i>M. Augé.</i>
UN PEINTRE.	<i>M. Dauberval.</i>
Une Femme-de-Chambre.	
Laquais.	

*La Scene est à Paris chez M. & Madame de Melcour.*



MELCOUR  
LA MERE JALOUSE,  
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

ELLE repose enfin dans le petit Sallon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.  
Jadis nous étions gais, & d'une gâité folle ;  
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

A ij

## LA MERE JALOUSE,

MELCOUR.

Nos soupers , nos concerts font tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée , elle est mélancolique.

Elle vouloit tout voir , &amp; se montrer par-tout ;

Des fêtes , des plaisirs elle a perdu le goût.

*En riant.*

Enfin , excepté nous , &amp; Terville que j'aime ,

Et ce Monsieur Jersac présenté par vous-même ,

Elle ne voit personne &amp; boude l'univers.

Son esprit même... a pris je ne fais quel travers ;

Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire

Tourne presque à l'aigreur , &amp; vise à la satire.

De tous ces changemens n'êtes-vous point frappé ?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé ;

Et ce qui me confond , ce qui doit vous surprendre ,

( Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre ! )

Mon ami , je ne fais , mais j'ai cru remarquer...

Là-dessus , cependant , j'ai peine à m'expliquer :

Cela seroit fâcheux , cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'allarmez , Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.

J'ai vécu , j'ai servi , je demeure avec vous ;

Et je ne puis enfin observer , qu'entre nous ,

COMÉDIE. 5

Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,  
D'une humeur !

MELCOUR.

Hé ! mais, oui ; par excès de tendresse,  
Elle la veut parfaite ; à cet âge ! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée ? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée ? on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,  
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,  
Lui donne un goût de luxe ?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours  
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,  
Madame ne fort pas, & défend qu'elle forte.

MELCOUR.

Et la migraine donc ?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,  
Cette migraine-là nous vint ( je fais dater )  
Le jour où du couvent la petite est sortie ;  
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

A iij

Mais, Vilmon, c'est me dire & sans trop de détour,  
Que vous soupçonneriez Madame de Melcour...

*Il est interrompu, & dans toute la Scène suivante il a  
l'air triste & pensif.*



## SCÈNE I.

Mde DE NOZAN, M. DE MELCOUR,  
M. DE VILMON.

*Madame DE NOZAN de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,  
Qu'elle sorte avec moi; sa mere a la migraine,  
Ma nièce ne l'a point, & la prendroit aussi.  
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici;  
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

*Elle met des gants.*

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde  
Cela m'est fort égal, je pars, & promptement.

*Avec joie & d'un air de confiance.*

Je l'ai fait habiller très-clandestinement;  
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.

*Une Femme-de-Chambre lui porte un éventail.*

Bon, j'avois oublié mon éventail. — Rosette?  
Est-elle descendue?

COMÉDIE.

ROSETTE à demi-voix.

Elle descend.

*Rosette sort.*

MADAME DE NOZAN.

Adieu,

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

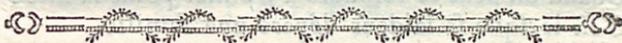
Vous revenez dans peu ?

MADAME DE NOZAN.

O ! Si vous la voyiez ! Elle est . . . dans sa parure ,  
Elle est d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture ;  
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raison.



SCÈNE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR *d'un air distrait & rêveur.*

MADAME de Melcour . . . le pensez-vous, Vilmon ?  
Jalouse . . . de sa fille !

VILMON.

A vous parler sans feinte,  
Je n'en suis pas très-sûr ; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?

A iv

8 LA MERE JALOUSE,

Jalouse ! de sa fille !. . Allons donc , quelle erreur !  
Vous voilà bien au reste , avec votre finesse ,  
Le tic d'observer tout , de deviner sans cesse.

V I L M O N .

Je voudrois me tromper.

M E L C O U R .

Et vous vous trompez fort ;  
Une mere jamais eut-elle un pareil tort ,  
Un foible si honteux ? Mais je vois le contraire ,  
La beauté d'une fille enorgueillit sa mere.

V I L M O N .

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...

M E L C O U R .

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix ,  
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille ?  
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.  
On devient même alors cruel par vanité.  
J'ai vu plus d'une mere , ivre de la beauté ,  
Punir dans son enfant la laideur , comme un crime ;  
D'un barbare amour-propre en faire la victime ,  
Et , pour n'en pas rougir , l'ensevelir souvent  
Dans le fond d'une Terre , ou l'ombre d'un couvent.  
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mere ?

V I L M O N .

Non ; au public pourtant on ne la montre guère.

M E L C O U R .

Vous êtes cruel.

V I L M O N .

Vrai,

COMÉDIE. 9

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le fais, du peuple, des bourgeois ;  
Mais dans un siècle vain, dans un monde frivole  
Où la beauté du Sexe est sa première idole ;  
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,  
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,  
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,  
Et font contre le temps la plus belle défense ;  
Où leur coquetterie ( on ne nous entend pas )  
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,  
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,  
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très-rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on fait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret ?

VILMON.

Hé oui ! pour l'arracher,  
Peut-être assidûment faut-il voir une mère  
Idolâtre du monde & coquette légère,  
Que sa fille... importune, & déjà fuit de près,  
Et dont un gendre, hélas ! va dater les attraits.

## LA MERE JALOUSE ;

MELCOUR.

Ma femme enfin , Monsieur , n'aime donc point la  
sienne ?

VILMON.

Elle l'aime , beaucoup , il faut que j'en convienne ;  
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours ,  
Vous la verriez trembler , prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire ?

Une mere , en un mor , ( je souffre de le dire )  
Oui , peut aimer sa fille , & peut ne pas l'aimer ,  
D'un fâcheux parallele en secret s'alarmer ,  
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle ,  
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.  
Ce font-là , mor ami . . .

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme !

MELCOUR.

Oh !.. vous me tourmentez.

J'aime sa fille , moi , qui ne suis qu'un beau-pere ;  
Et vous craignez , Monsieur , vous voulez qu'une  
mere !..

VILMON.

Je ne veux point , j'ai vu , j'ai cru voir ; cependant  
Hâtez-vous , croyez-moi , d'établir cette enfant.

COMÉDIE.

11

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée  
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien ! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau ?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,  
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon ! une fille peinte à côté de sa mere :  
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

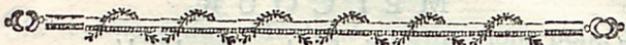
MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin  
Me fait aussi damner ; la veille de la fête,  
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.  
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi ; pardon,  
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON *à part.*

C'étoit bien mon projet.





## SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! ma fille est sortie !  
 Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie  
 On sorte sans sa mere.

MELCOUR.

Ou sa tante.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien !

Elle est avec sa tante.

MELCOUR *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;  
 Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.  
 Madame de Nozan qui me l'a demandée,  
 A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.  
 Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,  
 C'est... changer de couvent.

COMÉDIE.

13

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,  
Je me sens un peu mieux, & je fais avertir  
Mademoiselle: mais, elle vient de sortir!  
Où l'aura-t-on menée? Ah, quelle extravagance!  
Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,  
Vous le savez vous-même; un air timide, neuf,  
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.  
Et sa tante! Julie est bien avec sa tante.  
J'aime... ma belle-sœur, elle a l'ame excellente;  
Pour la tête! pensant après avoir parlé,  
Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.  
Je les vois toutes deux: l'une, aisée à confondre,  
A trente questions ne saura que répondre;  
Et l'autre, pour l'aider, haussant vite la voix,  
Glâpira brusquement vingt choses à la fois.  
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez sûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-sûre  
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,  
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;  
Votre fille est aimable, & votre belle-sœur...

Madame DE MELCOUR.

L'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

## LA MERE JALOUSE,

Madame DE MELCOUR.

Peut-être,  
 Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être  
 Cette tante si bonne ?

MELCOUR.

Où ?

Madame DE MELCOUR.

Puis-je le favoir ?

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,  
 Porcelaines, bijoux; on pense à votre fête.

Madame DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête;

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, & parlons sans humeur  
 D'un mari pour la nièce.

Madame DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,  
 Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie ?  
 Elle passe son tems à me gâter Julie.

MELCOUR *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?  
 Mariez-la bien vite.

Madame DE MELCOUR.

Hé! d'accord sur ce point  
 Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,

Un peu triste? *Aurois-tu quelque peine secrète ,  
 Quelque chagrin? dis-moi : peut-être souffres-tu ?*  
 Le visage un peu pâle? Ah Dieux ! tout est perdu.  
 A table , où poliment près de Mademoiselle ,  
 Elle ne sert , ne voit , & ne regarde qu'elle :  
*Mais tu ne manges point ! Ailleurs : tu ne dis rien.*  
 Et la très-chère sœur qui parle bien , très-bien ,  
 Jour & nuit , ne voit pas qu'il faut savoir se taire ,  
 Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.  
 Quel engouement d'ailleurs ! quelle ivresse ! & pourquoi ?  
 Hier , je fais venir des étoffes pour moi ;  
 La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce :  
*Ma sœur , ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.*  
 Souvent dans un accès , d'un air mystérieux ,  
 Elle prend par la main une personne ou deux ,  
 Et les mène en silence & tout droit devant elle :  
*Eh mais ! admirez-donc , voyez comme elle est belle ! »*  
 On regarde , on fourit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort , elle a quelque raison.  
 Votre fille est si bien !

Madame DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits , le plus joli visage !  
 D'abord , vous m'avoûrez qu'elle est d'une fraîcheur !

Madame DE MELCOUR.

Oui , fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint , d'une blancheur !

16 LA MERE JALOUSE,  
Madame DE MELCOUR.  
Un peu fade ; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure ;  
Et quant aux yeux , ce sont les vôtres , je vous jure  
Oui ; tirez-vous de-là.

Madame DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux ,  
(Jen'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux.  
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis , osez le dire ,  
Un son de voix charmant , & le plus fin fourire.

Madame DE MELCOUR.

Mais , elle sourit donc ? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé ! c'est que devant vous elle a de l'embarras ;  
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire ;  
Pourquoi l'effaroucher ?

Madame DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mere ?  
Point du tout ; cet air gauche est l'effet des couvens.

MELCOUR *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans !

Madame DE MELCOUR *du même ton.*  
Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.

Faut-il

Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes  
 Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût  
 De montrer, d'étaler, de promener par-tout ?  
 Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge ;  
 Leur beauté vous poursuit & court après l'éloge.  
 Veut-on les établir ? Les regards sont usés,  
 Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés ;  
 Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,  
 Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons ; je vois mieux tout ceci.  
 Vous aimez certe enfant, sa tante l'aime aussi :  
 Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,  
 L'une trop indulgente ; & l'autre trop sévère.  
 Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.  
 Ça, reparlons du gendre, il en est tems.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien ?



## SCÈNE V.

M. DE MELCOUR, Madame DE  
 MELCOUR, JULIE, Madame  
 DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond du Théâtre.*

AH Ciel ! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.  
 B

Quoi donc ?

Madame DE NOZAN.

Ancantie.

*Elle se jette dans un fauteuil.*

JULIE.

Et moi guère amusée.

Comment avons-nous fait pour nous tirer de là ?

Madame DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle ; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y ferions encor sans monsieur de Terville.

Ah ! comme il s'empressoit ! & pour nous être utile.

Madame DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Madame DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

Madame DE MELCOUR *allarmée & prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur ; quelque folie.

Madame DE NOZAN *se levant.*

Quelque folie ! un jour... le plus beau de ma vie !

Un triomphe ! mon cœur, allons, repose-toi ;

Tu dois être excédée & plus lassée que moi.

*Elle fait asseoir Julie.*

COMÉDIE.

19

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon Dieu! quelle assemblée!  
Quel tumulte!

Madame DE NOZAN *caressant sa nièce.*  
Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

Madame DE MELCOUR.

Mais vous m'allarmez fort.

Madame DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord  
Dans cette grande allée.

Madame DE MELCOUR.

Où donc?

Madame DE NOZAN.

Aux Thuilleries;

Un monde affreux.

Madame DE MELCOUR *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

Madame DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,  
Tout Paris en extase! il falloit voir cela.  
Si vous saviez combien je vous ai désirée!  
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!  
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,  
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant;  
Je ne l'embellis point & je ne fais pas feindre;  
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.

B ij

Ils accouroient en foule , & pressés , coudoyés ,  
 Se ferroient , se heurtoient , s'élevoient sur leurs pieds ;  
 Les uns caufeurs bruyans ; les autres plus honnêtes  
 Regardoient en silence , & pardeffus les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...  
 Vous exposez ma fille à se faire étouffer.

Madame DE NOZAN.

Étouffer est fort bon ! Étouffer ! Je vous aime.  
 C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-  
 même ,  
 Et quand nous avançons , le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante & le récit m'en plaît.

JULIE *se levant.*

Oh ! moi , je n'étois pas tout-à-fait si contente.  
 Pour la première fois je fors avec ma tante ,  
 Et je vois tout ce monde... Ah ! qu'il m'intimidoit !  
 Je ne savois d'abord pourquoi l'on regardoit ;  
 Je regardois aussi ; je me suis apperçue  
 Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.  
 Et même j'ai pensé qu'ils se... mocquoient de moi ,  
 Que mon air , ma parure , ou bien je ne fais quoi ,  
 Etoient peut-être mal ; je l'ai dit à ma tante ;  
 Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante ,  
 Pour me débarasser de ces gens curieux ,  
 Je me détourne : bon ! par-tout , par-tout des yeux ;  
 Et , des miens , à la fin , je ne savois que faire.

MELCOUR à Madame de Nozan.

Vous étiez moins timide ?

Madame DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faifiez face à tout ce monde-là ?

Madame DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

Madame DE MELCOUR à part.

La folle !

Madame DE NOZAN en riant.

Et pourtant, tout cela

N'éroit pas pour mon compte ; & vous devez com-  
prendre

Que même un seul instant, je n'ai pu m'y méprendre.

Madame DE MELCOUR à part.

Je le crois.

Madame DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,

Des...

Madame DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris !

Madame DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

*Elle se place entre M. & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent & qui répondent.*

On disoit : elle est bien. — Mais elle est faite à peindre ;

B ij

Quelle taille! — Et ces yeux! — Elle sort du couvent;  
 Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent  
 De ces figures-là. — Quel air doux & modeste!  
 Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.

— Elle l'est. — Ce doit être un bon parti. — très-bon.  
 — Seize ans? — au plus. Et puis on demandoit son  
 nom,

Et quelqu'un vous nommoit. — Cette Dame? — est  
 sa tante;

Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.

Baïse-moi, mon enfant, tu les auras.

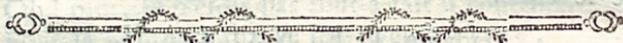
*Elle la baise sur les deux joues.*

Madame DE MELCOUR à Julie.

Rentrez,

Et ne sortez jamais sans mon ordre.

*Julie rentre.*



## SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE  
 MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN à Melcour.

*A*DMIREZ

De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

Madame DE MELCOUR.

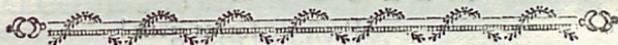
Moi, je le trouve sage,  
 Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage  
 Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,  
 Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,  
 Toute cette folie enfin... qu'on exagere ?  
 Beau succès ! beau début ! Madame, soyez fiere.  
 Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,  
 Ma fille n'ait sa part de cet enivrement ;  
 Que son petit orgueil & sa petite tête  
 N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.  
 — A seize ans !

Madame DE NOZAN.

Pourquoi non ? Le compte est merveilleux.  
 Faut-il pour être belle en avoir trente-deux ?

MELCOUR *apercevant Terville.*

Paix.



SCENE VII.

Monsieur DE MELCOUR, Madame DE  
 MELCOUR, M. de TERVILLE,  
 Madame DE NOZAN.

TERVILLE.

MESDAMES, pardon ; j'ai gagné ma voiture  
 Un peu tard ; mille gens, témoins de l'aventure,  
 B iv

Sont venus me rejoindre ; & pour m'interroger ;  
 On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger :  
 Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.  
 Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere ,  
 Je croiois partager un triomphe si doux .  
 Madame. Votre fille enchante !.. comme vous ,  
 Et vous saviez déjà sans doute la nouvelle ,  
 On s'est hâté, je pense?...

Madame DE MELCOUR *séchement.*

Oui.

TERVILLE *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiselle ?

Madame DE MELCOUR.

Je vous fais gré, Monsieur, de vos soins obligeans ;  
 Laissons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il est de sottes gens !

Mon maudit Peintre !

*Un Laquais paroît dans le fond.*

Enfin le voici ; je m'étonne !

Madame DE MELCOUR *au Laquai*

Ah! ne seroit-ce point ce Monsieur de Bayonne ?

MELCOUR.

*A part.*

Non. — Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

## SCÈNE VIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.

VILMON prenant Julie par la main.

VENEZ, Mademoiselle; on a besoin de vous.

Madame DE MELCOUR, au Peintre.

Qu'est-ce?

MELCOUR avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la scène.

A part.

Votre bouquet. Observons.

Madame DE NOZAN étonnée.

Ciel! Julie!

Et sa mere près d'elle.

Madame DE MELCOUR à part.

Encore une folie!

TERVILLE

Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon,

Quels traits! elle est parlante.

26 LA MERE JALOUSE,

Madame DE NOZAN à *Julie*.

O! si je ne craignois  
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

*Elle approche pour baisser le portrait, le Peintre l'arrête.*

Madame DE MELCOUR à *part*.

Quelle tête!

Madame DE NOZAN au *Peintre*.

Monsieur, j'en veux une copie.

Madame DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

Madame DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

*Madame de Melcour se retourne vers son mari.*

MELCOUR.

Ni moi; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON à *Madame de Melcour*, d'un air de bonhomme.

Mais je la crois heureuse.

Madame DE MELCOUR avec une colere retenue.

Heureuse! j'ose dire...

Oui, Monsieur, qu'elle est folle!... hé mais, c'est  
un délire.

VILMON.

*A part.*

Fort-bien; j'ai deviné.

*Pendant cette Scène; Vilmon observe M. de Melcour  
qui écoute & regarde sa femme d'un air inquiet.*

*Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au Peintre, &c.*

MELCOUR.

Mais voyez...

Madame DE MELCOUR.

Mais je vois

Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois  
Les Maîtres de Dessin, de Musique & de Danse.

JULIE.

Je vous jure...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance  
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!  
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.  
Comment ne pas sentir?...

Madame DE NOZAN *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,  
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,  
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.  
Deux scènes en un jour! l'une folle, bruyante,  
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indé-  
cente,  
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer  
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,  
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,  
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modèle.

18 LA MERE JALOUSE,

VILMON *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?...

Madame DE MELCOUR.

... Monsieur, vous m'étonnez.  
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez  
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,  
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,  
Et modestement fier, venez encore ici  
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE *avec transport.*

Hé! c'en est un aussi.

*Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.*

*Bas à Julie.*

Votre portrait... le vôtre.

Madame DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,  
Et vous ne dites rien que de très-agréable,  
Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

VILMON *l'arrête par un nouveau signe.*

Madame DE MELCOUR *à Terville.*

Je fais, je fais par cœur  
Que tout portrait de femme est divin à votre âge :  
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.  
Si le portrait ressemble, il est délicieux ;  
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.  
Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

## LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, Madame, qu'on admire;  
Mais, pour la ressemblance...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il ressemble; charmant,  
Sublime! Permettez un conseil seulement:  
Ne nous peignez jamais de femme sur copie;  
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,  
L'agrément de sa mere. *A un Laquais.*  
Allons ôtez cela.

*On emporte le Tableau.*

Madame DE NOZAN *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?  
Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?..  
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? Quoi!  
Qu'est-ce?

Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,  
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux  
blancs,

Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,  
Et de ces beaux sourcils & de ces dents si belles,  
De ce charmant visage enfin que je lui voi,  
Elle soit bien ridée & laide... comme moi?  
Eh si! cela seroit peut-être pittoresque,  
Mais croyez-moi, fort triste.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Oh! je le croirois presque.

30 LA MERE JALOUSE,  
MELCOUR *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monsieur, un excellent tableau.

Madame DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE à *M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Vanlo,  
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,  
Et qu'au premier fallon, Madame, je l'expose.

Madame DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.  
Au premier fallon!

VILMON.

Oui.

Madame DE MELCOUR *très-vîte.*

Monsieur, ma fille & moi  
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécille  
De portraits, qui placés, pressés, rangés en file,  
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,  
Et dès l'escalier même assiègent nos regards.  
Eh! Messieurs, voulez-vous une solide gloire?  
Donnez dans vos fallons de grands tableaux d'histoire,  
Non des têtes de femme & de marmots d'enfans.

LE PEINTRE *fouriant d'un air malin.*

Les hommes font, Madame, un peu plus indulgens.

Madame DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y menerai Julie...

Madame DE MELCOUR à part.

Non.

Madame DE NOZAN.

Vous ferez vengé.

MELCOUR, au Peintre.

Moi, je vous remercie,  
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots ;  
Daignez me suivre.

*M. de Melcour sort avec le Peintre.*

Madame DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,

*Regardant Julie. À part.*

Grand besoin ; elle aussi ; viens. Le sang me pétille.

*Bas à Madame de Melcour.*

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

*Elle emmene sa nièce.*

TERVILLE, à part, en regardant Julie & sa mere.  
Ah Dieux !

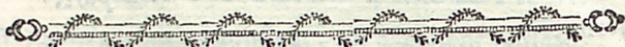
*Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Terville  
Julie.*

Madame DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez ; un moment.

*Terville sort, Julie revient vers sa mere.*





## S C E N E I X.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Madame DE MELCOUR, *après avoir regardé sa  
fille quelque tems en silence.*

JE ne vous ai pas fait quitter votre couvent  
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,  
Dans des Jardins publics donner vite une scène,  
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...  
Éparpiller le tems en mille petits soins.  
Comme vous voilà mise ! & ce bel étalage,  
Cet immense panier !... coëffée à triple étage !  
Il faut, Mademoiselle, il faut vous préparer  
A ne sortir, rester, vous coëffer, vous parer,  
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne ;  
Moi seule, entendez-vous ? je n'excepte personne.  
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

*Julie fait deux pas.*

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.  
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble ;  
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,  
Tout.

JULIE *à part & pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard !

Là,

Là, cet air !... Puis-je donc vous mener quelque part ?

*Julie a le cœur gros , est prête à pleurer ; sa mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux :*

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage  
Dont on berce partout les filles de votre âge ;  
Et... baissez-moi.

*Appercevant son mari.*

Rentrez.

*Julie sort , M. de Melcour remarque son air abattu & s'arrête un instant.*



## SCÈNE X.

Madame DE MELCOUR , M. DE  
MELCOUR.

MELCOUR.

JE puis enfin parler ,  
Nous voilà seuls ; j'ai cru devoir dissimuler ,  
Pour ne pas éclater j'ai gardé le silence.

Madame DE MELCOUR.

Je me suis fait , Monsieur , la même violence  
Pour ne pas éclater ; entre nous , ce portrait ,  
N'a pas le sens commun , je le dis à regret.

C

MELCOUR *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous surprendre,  
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre  
La liste des partis?..

Madame DE MELCOUR.

La liste!

MELCOUR.

Ils font nombreux.

Madame DE MELCOUR,

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.  
Mais n'importe, voyons; puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Madame DE MELCOUR.

Vite, voyons.

MELCOUR.

D'abord, Monsieur de Bourlevoix  
Riche, homme de finance, &...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,  
Vous m'en dispenserez. On le dit très-aimable,  
Mais tous ces messieurs-là font d'un luxe effroyable;  
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Madame DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué

Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,  
En châteaux, en boudoirs, en... fortifès connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste & rangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monseigneur de Norangé,  
Jeune & brave Officier, qui dans plusieurs affaires...

Madame DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos Militaires,  
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai su quelquefois  
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.  
Un Héros... ne vit guère; ou s'il revoit sa femme,  
Monseigneur arrive un jour au lever de Madame,  
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,  
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchainement!

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la Beauté du moins soit le prix du courage;  
Et ne condamnez point, Madame, au célibat  
Les appuis généreux du Trône & de l'État.

Madame DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;

C ij

Que je ne passe point l'autre , je vous supplie ,  
A trembler pour un gendre.

MELCOUR *d'un air d'humeur très-marqué.*

Eh bien , ne tremblez pas ;  
Mais vous déchirez ainsi tous les états.  
Il n'en est pas un seul , si l'on veut en médire ,  
Qui , par quelque côté , ne prête à la satire.

Madame DE MELCOUR.  
Après.

M. DE MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour ,  
Homme de qualité , connu , bien à la Cour ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient , je pense , un peu moins que les  
autres.  
Ma fille , un grand Seigneur ! Quels projets font les  
vôtres ?  
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer ,  
L'aimer quoique sa femme ; & vous m'allez nommer  
Un homme de la Cour !

MELCOUR *étonné de ces refus continuels , la regarde  
un instant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liste  
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune , un peu triste...

Madame DE MELCOUR.

Le Président? sortir pour aller au Palais,  
Rentrer, dîner en poste, & ne souper jamais;  
Un Président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;  
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,  
Et tellement au fait du dédale des loix,  
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere, mere,  
Enfans, petits-enfans: si ma fille m'est chere,  
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant.*

Quel diable de travers!

Votre esprit est grippé contre tout l'univers.  
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire;  
Vous reculez de peur au nom du Militaire;  
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès;  
A tous les Présidens vous faites le procès:  
Il ne nous reste plus, Madame, que l'Eglise.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le dise;  
Monsieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous?

Madame DE MELCOUR.

Moi; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville sûrement?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense  
N'ira pas dissiper un héritage immense,  
Recevoir en héros une balle à vingt ans,  
Daignera même, aimer sa femme, ses enfans,  
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,  
Et donnera son tems à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

C'est-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;  
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,  
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;  
Ma tête, & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu ?

Madame DE MELCOUR.

Un peu; venez.

*Elle porte une main sur sa tête, & appuie l'autre sur le  
bras de M. de Melcour.*

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas! a trop bien vu.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE  
TERVILLE.

JULIE à elle-même.

CIEL!

TERVILLE à lui-même.  
J'en deviendrai fou.

VILMON à lui-même.  
Se peut-il ?

TERVILLE à Vilmon.

Une mere !

Enfin, vous entendez.

JULIE à Vilmon.

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire ?

C iv

40 LA MERE JALOUSE,  
JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.  
Par pitié.

JULIE.  
Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.  
Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.  
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiselle.  
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,  
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,  
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON à lui-même.

Un homme de Province!

JULIE.  
Oui, ma mere est entrée  
Avec un grand Monsieur qui m'a désespérée;  
J'étois au clavecin...

TERVILLE.  
Bien de figure?

JULIE.  
Hélas!  
Je n'en fais rien encor, mais... je ne le crois pas,  
Mais je fais qu'il m'épouse.

TERVILLE.  
Ah Dieux! Mademoiselle;  
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidele,

COMÉDIE.

41

Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.  
Avez-vous du courage ?

JULIE *d'un air timide.*

Oh ! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi !

Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE *impétueusement.*

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante ?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous ;  
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,  
Que vous lui vantez peu cette nièce si chère,  
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.  
Oh ! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.

Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.  
Courrifan assidu... ( d'une mere cruelle, )  
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,  
Lui dis qu'elle est charmante ; & , d'après ce beau plan,  
J'ai su m'indisposer madame de Nozan,  
Je brûle, & je me tais ; le beau-pere l'ignore :  
Présentement, Monsieur, faut-il attendre encore,  
Pour demander sa main, qu'un autre ait épousé ?  
Me le conseillez-vous ?

VILMON *après avoir hésité en apparence.*

Non; rien de plus aisé  
Que d'avoir leur aveu, c'est celui de la mere  
Que...

T E R V I L L E .

J'y cours.

V I L M O N .

Attendez. Cet homme peut déplaire;  
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.  
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.  
D'ailleurs, je la verrai.

J U L I E .

Parlez avec courage.

T E R V I L L E .

Dites-lui tout crûment que son beau mariage  
N'a pas le sens commun.

J U L I E .

Oui ; qu'il me déplait fort.

T E R V I L L E .

Qu'il ne se fera pas.

J U L I E .

Que j'aime mieux la mort.

T E R V I L L E .

Que je peux lui tuer son gendre avant une heure.

J U L I E .

Que je préférerois un couvent pour demeure.

COMÉDIE. 43

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je fais tout ce qu'il faut lui dire ;

Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens  
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfans.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE *s'enfuyant.*

Ciel !

*Ils sortent par deux côtés opposés, Vilmon rit de leur fuite.*



## SCENE II.

VILMON *seul.*

MAIS elle est surprenante.  
 L'établir à l'insçu de Melcour, de sa tante !  
 Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plutôt,  
 Nous voulons devenir grand'mere incognito.  
 — Eh quoi ? Jersac !



## SCENE III.

Madame DE MELCOUR, JERSAC,  
 VILMON.

Madame DE MELCOUR à *Vilmon.*

MONSIEUR, vous venez de me rendre  
 Un service important, & je vous dois mon gendre.

VILMON à *Jersac.*

Quoi ! c'est vous ; c'est Monsieur, qui...

JERSAC *très-content & affectueux.*

Moi-même, oui vraiment ;

Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !  
 J'ai voulu de ceci vous faire confidence  
 Un peu plutôt ; Madame exigeoit le silence.  
 Je m'empresse du moins à vous remercier.  
 C'est à vous que je dois, je veux le publier,  
 Le bonheur de connoître & Madame & sa fille,  
 Et bien-tôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON *à part.*

Bien-tôt ! Et grace à moi !

J E R S A C.

Monsieur connoît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa Terre de Vaugien.

J E R S A C.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;  
 Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

J E R S A C.

Plus, ma Charge, un assez bon effet ;  
 Entre les mains d'un homme, on fait bien ce que c'est.  
 Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON *distrait.*

Je le crois.

J E R S A G.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON *à part.*

O ! dans quel maudit piège elle a su m'engager !

46 LA MERE JALOUSE,

J E R S A C.

De belles eaux , un parc , un vaste potager ,

*A Madame de Melcour.*

Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.

*A Vilmon.*

Plus, ma Terre d'Olbec.

V I L M O N.

D'Olbec ?

J E R S A C.

Très-bien peuplée ;  
Gros bourg , excellent vin ; vous en boirez.

V I L M O N *toujours distrait.*

Fort bon.

J E R S A C *à Madame de Melcour.*

C'est un fief , & ma femme en portera le nom.

Je ne vous parle point d'une petite Terre

Que je compte arrondir , mais où je ne vais guère.

En attendant j'affirme ; & puis , pour dernier lot,  
Deux parens dont j'hérite... & qui mourront bien-tôt.

V I L M O N.

Vous avez leur parole ?

J E R S A C.

Oui , car ne vous déplaîse ;  
L'un a quatre-vingt ans , l'autre soixante & feize.

*A Madame de Melcour.*

La tante ? Sur son bien on peut compter ?

Madame D E M E L C O U R.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très-jeune.

VILMON.

Elle est très-verte encor.

*A part.*

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

*A Jersac.*

Il faut malgré son bien, lui permettre de vivre.

JERSAC *riant.*Il est vrai qu'aux parens on doit quelques égards.  
--J'ai vu deux fois la niece. Ah! les plus beaux regards!..VILMON *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une raille!

VILMON *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roses du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roses? la beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

J E R S A C.

Je prétends  
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

V I L M O N.

Elle va faire un bruit !

J E R S A C.

Nos Dames de Bayonne  
Vont me haïr un peu , mais je le leur pardonne.  
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame D E M E L C O U R.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

J E R S A C *d'un air de confiance.*

Nous espérons dans peu vous appeller grand-mere.  
De ses petits-enfans on est , je crois , bien fiere !

V I L M O N.

Plus que des fiens , dit-on.

J E R S A C :

On vous en enverra ;  
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame D E M E L C O U R.

Mon mari vous attend.

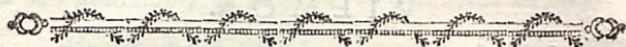
J E R S A C *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble !  
Qui m'eut dit autrefois , quand nous fîmes ensemble  
Ce grand dîner sur mer , que quelque beau matin  
Je serois à Paris marié de sa main ?

*Il lui serre tendrement la main & s'en va.*V I L M O N *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !

SCENE



## SCÈNE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon ? Est-ce plaisanterie ?  
 J'entends déjà des cris sur cet enlèvement.  
 Sa tante qui l'adore...

Madame DE MELCOUR.

Eh ! c'est précisément  
 Sa tante qui l'adore & la gâte sans cesse,  
 Que je dois sentément séparer de sa nièce.  
 Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissés dans Paris...

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris ! pour y voir  
 Mille travers ? des fars blasés dès leur jeunesse,  
 Ne pouvant rien aimer pas même une maîtresse,  
 Des fortifes de mode, un tas de jeunes fous,  
 Très-prodiges amans, très-volages époux,  
 Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,  
 Des enfans renommés par cent extravagances,  
 En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,  
 Et calculant déjà les jours de leurs parens.  
 Avouez ; cet air-ci, pour une jeune femme...

D

50 LA MERE JALOUSE,  
VILMON.

Contagieux ?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,  
On n'est pas plus farouche.

Madame DE MELCOUR.

Un fat est moins couru ;  
On y rougit du vice & non de la vertu,  
Nos puérités n'y tournent pas les têtes ;  
Au lieu de parler bals, soupers, proverbes, fêtes,  
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content ;  
Peut-être un agréable est là moins important ;  
En revanche on y voit des époux & des peres,  
Plus de bonheur, & moins de riens & de miseres.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*  
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

COMÉDIE. 51

Madame DE MELCOUR *apres un silence.*

Sauriez-vous un parti ?

VILMON.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui ?

VILMON.

Terville.

— Vous riez ? moi, je crois qu'il seroit difficile  
De trouver mieux ; bien né, jeune, riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Madame DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique ;  
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,  
Le meilleur ton, par-tout également goûté,  
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,  
Les graces de son âge & la raison du vôtre.

D ij

LA MERE JALOUSE,

VILMON *souriant.*

Eh bien ! convenez-en , ce gendre éclipsé l'autre.

Madame DE MELCOUR *souriant aussi.*

Il ne le fera point.

VILMON.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

Madame DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Madame DE MELCOUR *avec une impatience gaie.*  
D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MELCOUR *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses assiduités...

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir ,



COMÉDIE. 53

Vous auriez dû, Monsieur, vous en appercevoir.

*En riant.*

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON.

*A part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

*Haut.*

Il aime ailleurs ?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute ?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris ?

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;

Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle  
Ne se dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous ferez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

*A part.*

Maudits conseils !

D ij



SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON *apercevant Terville, à part.*

JUSTEMENT le voici.

Bon.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...



SCENE VI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame DE MELCOUR *va pour sortir.*

TERVILLE *timide & embarrassé.*

DAIGNEREZ-VOUS m'entendre,  
Madame?... je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre

Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;  
Si je diffère encor...

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Ce secret m'est connu.

T E R V I L L E.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,  
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;  
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...  
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,  
De graces? décidez du bonheur de ma vie;  
Mon fort dépend de vous.

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

De moi? quelle folie!

*A part.*

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment  
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant  
À mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

*Haut.*

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme  
D'un vain espoir.

T E R V I L L E.

O Ciel!

Madame DE MELCOUR *d'un air noble & pres-  
que sérieux.*

Finissons; à mon gré,

Tout ce petit roman a déjà trop duré,  
Trop; & puis, ce beau feu ( que je crois très-sincère, )  
À Monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

D iv

56 LA MÈRE JALOUSE,

T E R V I L L E.

Il l'ignore ; d'ailleurs , il partage vos goûts ;  
Il est si complaisant , a tant d'égards pour vous !

Madame de MELCOUR avec un éclat de rire.

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expression m'étonne.  
Vous appelez égards !... elle est neuve , très-bonne.

T E R V I L L E.

Votre gaîté , Madame , est cruelle pour moi ;  
Décidez , prononcez.

Madame DE MELCOUR.

Terville , je ne doi ,  
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laisse.

T E R V I L L E.

Je connois mon rival ; je fais votre promesse  
Et vos engagemens ; vous me sacrifiez ;  
Mais je veux , ou les rompre , ou mourir à vos pieds.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! des engagemens ! un rival ! mais quel file !  
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou , Terville.

T E R V I L L E.

Je le fais de douleur. Si Julie , en ce jour ,  
Si votre fille enfin est le prix de l'amour ,  
J'ai droit de l'obtenir.

Madame DE MELCOUR très-étonnée.

Ma fille !

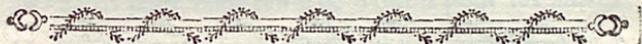
T E R V I L L E.

Je l'adore.

Faut-il vous le jurer , vous le redire encore ?  
 Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.  
 A son premier regard je sentis que j'aimois.  
 Un oncle me parloit d'Hortense , d'Emilie ;  
 Je repoussai cet oncle , & parlai de Julie :  
 Ne m'en fachez pas gré , c'est qu'elle éclipse tout.  
 Seule , seule à mes yeux , je la voyois par-tout.  
 J'aime , j'ai quelque bien , un nom connu , je pense.  
 Et puis , je n'aurois pas la dure extravagance  
 De venir l'arracher à ces bras maternels ;  
 Ne me supposez point des projets si cruels.  
 Près de vous , trop heureux , dans Paris , l'un & l'autre ,  
 Vos goûts seront nos goûts ; votre maison , la nôtre.

*Après une pause.*

Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon désespoir !



## SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR , M. DE  
 TERVILLE , Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond se tournant vers  
 la coulisse.*

NON , Monsieur de Jersac , non. Je prétends la voir.

*Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'est jetté une  
 seconde fois aux pieds de Madame de Melcour.*

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Madame DE NOZAN *très-étonnée.*

Fort bien!

TERVILLE *se relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Madame DE NOZAN *avec indignation.*

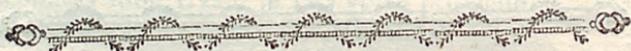
Perd-il la tête ? allez.

TERVILLE.

Juste Ciel ! — Je ne voi  
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi ;  
Courons. *Il sort.*

Madame DE NOZAN *le suivant de l'œil.*

Mais'en effet !



## SCENE VIII.

Madame DE MELCOUR, Madame DE  
NOZAN.

Madame DE NOZAN.

LA découverte est bonne :  
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.  
On veut plaire, on s'expose ; on voit des étourdis  
Jeunes, entreprenans, & de plus, enhardis.  
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,  
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,

Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux ;  
 Les étourdis font bien , oui , le tort n'est pas d'eux ;  
 On quête adroitement ces belles entreprifes ;  
 Je n'entendis jamais , moi , de telles sottises.

Madame DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit ?

Madame DE NOZAN.

Ce bruit ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous ?

Madame DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux ,  
 De ses souris flatteurs , de ses coups-d'œil , des vôtres ,  
 Et d'égards pour vous seule & d'oubli pour les autres ,  
 Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris ,  
 Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquilles maris !  
 Non... que j'ose penser...

Madame DE MELCOUR.

Madame , êtes-vous folle ?

Madame DE NOZAN.

Le traître ! & pas un mot , une douce parole  
 A ma charmante nièce ! entre ces deux portraits ,  
 Monsieur n'étoit frappé que du vôtre ; vos traits  
 Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire !

Madame DE MELCOUR *très-vivement.*

Et vous aviez raison.

Madame DE NOZAN *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mere.

60 LAMERE JALOUSE,

Le petit sot!

Madame DE MELCOUR.

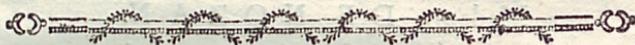
Sa mere!

Madame DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi

On veut la marier, l'exiler loin de moi  
A Baïonne, à Pekin; mais il a dû m'entendre,  
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.  
Si du moins il parloit de s'établir ici!

*Elle est interrompue par M. de Melcour.*



SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR,

Madame DE NOZAN.

MELCOUR *avec joie.*

ON se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?  
Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Madame DE NOZAN.

*A part.*

*A Melcour.*

Ces maris font plaisans! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez: Terville est amoureux.

Madame DE MELCOUR *d'un air tranquile.*

Monsieur, je le favois.

COMÉDIE.

61

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux ;  
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.  
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

Madame DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

Madame DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!

Quoi, Julie!

Madame DE MELCOUR *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

Madame DE NOZAN.

O Ciel! pardon, ma sœur,  
Pardon. J'ai pu penser, (n'étiez-vous pas surprise?)  
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.  
Mais comme il étoit tendre! & moi, je vous ai dit!...  
Me pardonneriez-vous? j'avois perdu l'esprit.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Étourdie.

## LA MERE JALOUSE,

Madame DE MELCOUR.

Eh oui.

Madame DE NOZAN.

Presque méchante,

Vous devez m'en vouloir.

Madame DE MELCOUR.

Eh non.

Madame DE NOZAN.

J'ai des remords.

Madame DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Madame DE NOZAN.

Oh ! lorsque j'ai des torts ;

Je fais les réparer &amp; bien vite.

Madame DE MELCOUR.

Par d'autres.

Madame DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR *très-étonné.*

Quels discours font les vôtres ?

Quelle énigme !

Madame DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser,

Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser  
Jusqu'à croire Terville... occupé de Madame.*Bas à M. de Melcour.*

Elle est bien ; mais ma nièce,

COMÉDIE. 63

Madame DE MELCOUR *se rapproche & entend ; à part.*

Impertinente femme !

Madame DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.  
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,  
Je croirois l'univers amoureux de ma nièce  
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu. *Elle s'en va.*

Madame DE MELCOUR *à part.*

Cruelle espèce !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;  
Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot ?

Madame DE NOZAN *revenant & prenant Madame  
de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise ?  
Point de rancune.

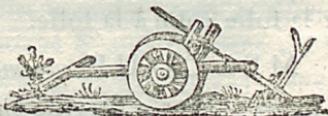
Madame DE MELCOUR.

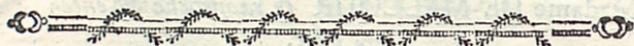
Encor ?

Madame DE NOZAN.

Mon Dieu ! quelle sottise !

Mille, mille pardons.





## S C E N E X.

Madame DE MELCOUR, M. DE  
MELCOUR.

Madame DE MELCOUR *regardant au fond du  
Théâtre.*

ELLE va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. — Elle est un peu folle, il faut en convenir,  
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Madame DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eut-il que l'avantage  
De fixer près de vous...

Madame DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfans!  
A-t-on un caractère, une tête à vingt ans?  
Le beau projet! Monsieur, c'est immoler Julie,  
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR *vivement.*

C'est faire leur bonheur : Terville en est charmé;  
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Madame

Madame DE MELCOUR *vivement.*

J'entends ; c'est pour cela que je la lui refuse.  
Ces belles passions dont l'éloquence amuse  
Feront bien réussir des contes, des romans,  
Des mariages, non ; je crains les engoumens.  
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître ?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer ?

Madame DE MELCOUR.

*Peut-être.*

Ces nœuds feroient plus sûrs, le regret moins cruel.  
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,  
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,  
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,  
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui* : vite les renvoyer.

Madame DE MELCOUR.

Sans doute. — Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour  
guide ?

*Avec chaleur.*

Une telle union veut un esprit solide.  
L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.  
Des biens à conserver, des enfans à pourvoir,  
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,  
Des postes importans & qui donnent du lustre,  
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,  
C'est ce dont il s'agit, & de tendres amans  
S'inquiètent fort peu de tout cela, je pense.

E

*Elle se détourne pour sortir ; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête & paroît l'écouter avec impatience.*

MELCOUR.

Très-bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.  
 Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment,  
 Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant  
 Nait aux frivolités & non pas aux affaires.  
 Eh, pourquoi n'est-il plus d'enfans, d'époux, de peres ?  
 Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?  
 C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,  
 C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare ;  
 C'est qu'on unit les biens ; les cœurs, on les sépare.

Madame DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.  
 Et puis votre Terville a trop su m'allarmer ;  
 Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.  
 Une... petite tête a pu tourner la sienne.  
 Si comme moi, Monsieur, vous l'aviez entendu !  
 Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,  
 En mots entrecoupés exprimant son délire,  
 Criant, n'écoutant rien ! *A demi-voix.*

Puisqu'il faut vous le dire

Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi  
 Que je viens de le voir & j'en étois ravi.

Madame DE MELCOUR.

Ravi !

## COMÉDIE.

67

## MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste ?

Madame DEMELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,  
 Et de ces cœurs brûlans il faut se défier.  
 Lui-même il aideroit à me justifier,  
 Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême ;  
 C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,  
 Qu'il l'épouse, & demain sa sensibilité  
 Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité ;  
 D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

## MELCOUR.

Oh ! je sens tout le prix d'un être raisonnable,  
 Calme, tranquille, froid. Je l'avourai pourtant,  
 D'un cœur sensible & chaud le mien est plus content ;  
 Ces cœurs-là sont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent ;  
 Ils peuvent s'égarer ; mais bien-tôt ils reviennent ;  
 Jusques dans leurs écarts estimés, généreux,  
 Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.  
 Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle  
 Les soins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.  
 Bref, ce Monsieur Jersac est ici peu connu ;  
 Il arrive... d'hier ! à peine l'ai-je vu,  
 Une charge, du bien ; quels titres pout nous plaire !  
 Terville est estimé, Madame ; il vous révere,  
 Votre sœur est pour lui, je l'aime & je le dois ;  
 Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Madame DEMELCOUR.

Et je veux bien encor, Monsieur, le louer mille,  
 Pourvu qu'il ne soit point...

E ij

LA MERE JALOUSE,  
MELCOUR.

Votre gendre.

Madame DE MELCOUR.

Terville...

Ne le fera jamais ; enfin , vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,

Vous voilà résolue ?

Madame DE MELCOUR.

Oui , tel est mon dessein...

Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous même.

*Elle veut sortir.*

MELCOUR l'arrête , & après un silence :

Julie est votre fille, il est vrai , mais je l'aime ;  
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins ,  
Elle est la mienne aussi : rendresses , maîtres , soins...  
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore ,  
Pour elle je l'ai fait , personne ne l'ignore.  
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter ,  
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter ?  
Celle de voir un jour dans la même famille ,  
Les fils d'un second lit opprimer votre fille ,  
De me voir négliger votre enfant pour les miens ;  
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens ,  
Vous m'avez vu son pere , & non pas son beau-pere :  
Je saurai l'être encor.

Madame DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mère ?

Et, si je peux souscrire à cet éloignement,  
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement  
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

Madame DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, Monsieur, je suis maîtresse;  
Et maîtresse absolue.

*Elle veut sortir.*

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur;  
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.  
Que diroit-on par-tout? que c'est-là mon ouvrage;  
Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.  
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,  
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,  
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse,  
D'autres, plus indulgens, d'une lâche foiblesse.

Madame DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous.

Madame DE MELCOUR.

Je fais le mépriser, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mere,

Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un  
temps,

Que peut-être elle a tort d'avoir déjà seize ans,  
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,  
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...  
Eh ! que fais-je ? Madame, ils seroient assez fous  
Pour aller vous prêter des sentimens jaloux,

Madame DE MELCOUR,

Quoi, Monsieur !...

MELCOUR.

Au convent vous l'aurez retenue  
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue ;  
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts ;  
Vos soupers, si brillans, sont aujourd'hui déserts ;  
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,  
La scene du tableau, celle des Thuilleries,  
Et Terville éconduit, & Jerfac préféré :  
Faut-il vous parler net, enfin ? — Je les croirai,  
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

Madame DE MELCOUR *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système,  
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,  
A Monsieur de Jerfac faire un sot compliment,  
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,  
De vos soupçons, Monsieur, rien ne peut me défendre,  
Et j'ose m'y livrer.

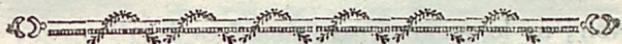
*Madame de Nozan reparoit & s'arrête dans le fond.*

Au surplus, je vous voi  
Vous, Madame, Vilmon, tous ligüés contre moi ;

Mais ma fille peut-être obéit à sa mere,  
 Je dispose des biens que m'a laissés son pere,  
 J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir,

*D'un ton plus doux.*

Et je m'en vais songer à les faire valoir.



SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE  
 NOZAN.

*Ils se regardent quelque tems d'un air triste sans se parler.*

Madame DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fausse espérance  
 A notre chere enfant !

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence !

Quel hymen ! comme vous, j'en gémiss ; mais hélas !  
 Madame, elle le veut.

Madame DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,  
 Cela ne fera pas. Monsieur gémit, soupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit ?..

Madame DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !

Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,  
 E iv

72 LA MERE JALOUSE.

Et quand il faut vouloir ne savent que céder.

*En se retournant.*

Mais c'est être à la fois ridicule & barbare,  
Madame. — On nous l'enleve ! ô Ciel ! on nous sé-  
pare !

*A Melcour.*

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,  
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma sœur.  
Je cours chez nos parens, chez tous ; je vais contre elle  
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,  
Ce beau Provincial ! Oh ! de la tête aux pieds,  
Comme je vais le peindre ! Ils seront effrayés  
De cet enlèvement. A Bayonne, son gendre !  
Je voudrois, par plaisir, qu'il fut-là pour m'entendre.  
Si je ne réussis... mais je réussirai,  
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.  
Mes chevaux, mes chevaux, vite, le moment presse,  
Allons. — Ma pauvre nièce, hélas ! ma pauvre nièce !

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.



### SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

*JULIE s'avancant peu à peu, & regardant derriere elle.*

Ah ! Terville... monsieur, j'ai peine à respirer.  
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.  
C'est la premiere fois... je suis toute tremblante,  
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc ? votre tante ?

*JULIE toujours l'air inquiet, regardant derriere elle à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante ? Elle est sortie, & tarde à revenir.  
Mais ma mere ! grand Dieu, que vais-je devenir ?  
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac ?

JULIE.

Er puis d'un ton févere,  
Très-sec... m'a dit de vous. Oh! bien du mal. —  
hélas!

M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

T E R V I L L E.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, Mademoiselle...

JULIE *toujours allarmée.*

N'entendez-vous rien?

T E R V I L L E *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

T E R V I L L E.

Ménageons les instans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

T E R V I L L E.

Et j'ai plus de vingt ans!

Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère,  
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere;  
Je ne fais, moi, comment elle peut vous juger  
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,  
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.  
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle)

Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,  
Et qu'elle se trompoit,

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout ?

JULIE.

Mon Dieu non,  
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,  
Près du dernier reproche.

TERVILLE *effrayé.*

Et quel est-il ?

JULIE *pleurant presque.*

Je n'ose,

Je n'ose vous le dire ; il m'a percé le cœur.

TERVILLE *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc ? Ciel ! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc ! parlez, je vous conjure ;  
L'honneur !

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je ? elle m'assure  
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bien-tôt ?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

T E R V I L L E *souriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ses refus...

J U L I E *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,  
 Elle qui doit m'aimer, & qui sans doute m'aime,  
 Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,  
 Et qu'elle n'ait raison.

T E R V I L L E *avec chaleur.*

O Dieux ! vous le croiriez !

Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.

Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.

Ciel ! plus cruellement peut-on me soupçonner ?

Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner ;

Il pouvoit me coûter votre cœur... &amp; la vie.

Je cesserois d'aimer ! j'aimerois moins Julie !

Moi ! — Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me  
 nommer,

Qui veut-elle que j'aime, ou que je puisse aimer,

Si jamais... je ne puis achever ; la parole

Me manque à cette idée ; elle est cruelle &amp; folle.

J U L I E.

Je le pense de même.

T E R V I L L E.

Allons, rassurez-vous.

J U L I E.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,  
 Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée,  
 J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée :  
 Mais tout-à-coup... Monsieur, j'obéis mal.

COMÉDIE 77

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.

*Elle fuit.*

Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

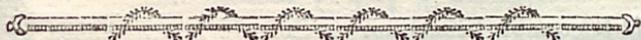
TERVILLE *la retenant.*

Un mot.

JULIE *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel! je crois l'entendre.

*Elle fuit très-vîte jusqu'au fond du Théâtre, & appercevant sa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.*



## SCENE II.

JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE  
TERVILLE.

Madame DE NOZAN *sans se montrer.*

J'AI couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

*Elle entre.*

Ah bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!  
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.  
D'abord notre Comtesse, à peine réveillée,  
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,

78 LA MÈRE JALOUSE,

*Quoi ! si matin ! Matin ! à sept heures du soir :  
Baillant , frottant ses yeux : La petite est jolie ,  
Je l'aime , votre nièce ; eh bien , on la marie ?  
Le tout d'un ton traînant à me faire périr .  
Je l'interromps , m'explique & l'invite à courir ,  
A me suivre par-tout . Moi ! pour un mariage ?  
M'en mêler ! non , Madame , il faut bien du courage  
Pour marier les gens .*

TERVILLE *qui l'écoute avec impatience .*  
Mais , votre Magistrat ?

JULIE .

Eh bien ?

MADAME DE NOZAN .  
Avoit encor sa robe & son rabat .

TERVILLE .

Je le connois beaucoup .

MADAME DE NOZAN .  
Je vous en félicite .

Monsieur le Président me péroré ; il me cite  
Des loix ! La loi , Madame ; ordonne expressément...  
— Qu'une mere , Monsieur , très-ridiculement  
Dispose de sa fille ? — Oui , telle est l'ordonnance .  
Que de se marier l'enfant eut la licence ,  
Ce seroit pis encor .

TERVILLE *criant .*

Mais , Monsieur , il s'agit  
Du bonheur de Julie .

MADAME DE NOZAN .  
Eh , c'est ce que j'ai dit .

Et cet autre long , sec , froid , avec sa manie  
Des chevaux ! je le hais. Et la jeune Cénie ?

T E R V I L L E .

Sa compagne au couvent.

J U L I E .

Oh ! celle-là d'abord  
M'aime , & j'en suis bien sûre.

Madame D E N O Z A N .

Elle t'aime , hé oui , fort ;  
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace ,  
Ma petite étourdie essayoit avec grace  
Un Domino. — *Pardon , je vais ce soir au Bal ,  
Madame , regardez , il ne me va point mal .  
Et je parlois de toi !*

J U L I E .

Quels parens !

T E R V I L L E .

Quelles ames !

Nul n'a pitié de nous ?

Madame D E N O Z A N .

Nul.

JULIE *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*  
Pas même les femmes ?

Madame D E N O Z A N .

Bon , & le jeu ! le Bal !

T E R V I L L E .

Oh ! bien , puisqu'en ce jour

80 LA MERE JALOUSE,

Mere, parens, amis & monsieur de Melcour,  
Et vous-même, Madame, à qui Julie est chere,  
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)  
Puisqu'rien ou ne veut ou ne peut nous servir,

*A lui-même.*

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Madame DE NOZAN à elle-même.

Il est tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE à elle-même.

Que je le hairai!

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

Madame DE NOZAN.

Oui, ma nièce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel! me séparer pour jamais de ma mere,  
De monsieur de Melcour que j'aime comme un pere,  
Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,  
Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux!

*Elle regarde Terville.*

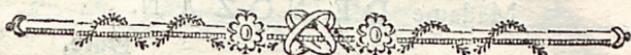
Quitter enfin, quitter... Ah! je suis donc perdue.

*Elle s'en va.*

Madame DE NOZAN.

Défobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,  
Défends-toi maintenant.

SCENE



## SCÈNE III.

Mde DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

T E R V I L L E.

M A R S n'est-il plus d'espoir?

Madame D E N O Z A N.

Je vais trouver Jersac, & lui dire : homme noir,  
 Homme affreux, je fais bien, moi, ce qui t'intéresse,  
 Tu cherches mon argent encor plus que ma niece;  
 Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

T E R V I L L E.

Eh, Julie est si belle! Il la prendra pour rien.

Madame D E N O Z A N.

J'irai devant ma sœur & toute la famille  
 Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

T E R V I L L E.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

Madame D E N O Z A N.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour  
 toujours.

T E R V I L L E.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

F

LA MERE JALOUSE,  
Madame DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Madame DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure  
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Madame DE NOZAN *à elle-même en se jettant  
dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?  
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.  
— Ma chere belle-sœur, vous allez me connoître...  
Et me croire, j'espère; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;  
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

*Il sort.*





## SCÈNE IV.

Madame DE NOZAN , M. DE VILMON.

VILMON *à part.*

SACHONS ce qu'elle a fait.

Madame DE NOZAN *à part* , après un silence.

Après tout , qui m'arrête ?

VILMON.

Vous les avez tous vus ?

Madame DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de tems ?

Eh bien ?

Madame DE NOZAN *se levant.*

Eh bien , Monsieur , je ne veux ni n'entens  
Que votre Baïonnois , qu'un triste personnage  
Qui vient de faire en poste un sot & long voyage  
Pour me ravir ma nièce & pour me déponiller ,  
( Service où votre zèle a su se signaler )  
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.  
Il calcule sans moi ; je ne suis point sa tante ;  
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON *souriant.*

Eh quoi!...

F ij

## LA MERE JALOUSE,

Madame DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh non ; même je croi...

Madame DE NOZAN.

Vous mentez , je le suis ; oui , vieille , très-majeure ,  
 Mais j'aurai trois maris , si je veux , tout-à-l'heure ,  
 Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je , entre nous ,  
 Vous demander ici?..

Madame DE NOZAN.

Qui j'épouse ? Mais..... vous.

Je serai très-paisible & très-fidèle épouse ,  
 Nullement exigeante , & moins encore jalouse .  
 Vous ferez , vous , Monsieur , ce qui vous conviendra ,  
 Et moi , de mon côté , tout ce qui me plaira .

VILMON.

De tels arrangemens sont très-bons ; mais Julie !  
 Votre nièce , une enfant !..

Madame DE NOZAN.

Que j'aime à la folie ,

M'allez-vous dire ? Soit.

VILMON.

Madame , en bonne-foi...

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi ?

Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mere ?  
 Comment ! un inconnu, quelle absurde chimère !  
 Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,  
 Prendra mon bien, ma nièce, & puis repartira !  
 Mais vous êtes plaifant.

VILMON

Mais vous allez plus vite ;  
 Vous la déshéritez,

Madame DE NOZAN *pleurant.*

Oui, je la déshérite,  
 Et la mere, & la fille & son cruel époux ;  
 J'ai tout vu, tout pesé. *En effrayant ses larmes*

Monsieur, me voulez-vous ?  
 Ne me voulez-vous point ?

VILMON.

Serai-je assez barbare ?..

Madame DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyé, gauche, avare,  
 Il est amoureux fou de huit cent mille francs ;  
 Je ne le puis souffrir ; balancez, je le prends ;  
 Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.  
 Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire  
 Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas ?  
 Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.

*Haut.*

Je suis tout décidé.

Madame DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie ?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter ?

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire ? y courir ? — Un moment.

*Elle tire un crayon & des tablettes.*

Votre nom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

Madame DE NOZAN.

Votre âge ?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, sonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage ?

Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que

moi.

Ni pere ni mere ?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux; ma sœur, je croi,



Me les feroit haïr.

VILMON *à part.*

Son idée est heureuse.

Madame DE NOZAN *fermant ses tablettes.*  
Madame de Melcour, vous serez furieuse,  
Je m'en flatte du moins.

*Elle veut sortir & l'aperçoit.*



## SCÈNE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE  
MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR.

EH bien, Madame, eh bien?  
Êtes-vous décidée?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien  
A Monsieur... que j'épouse.

*Elle salue & s'en va.*





SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE  
VILMON.

Madame DE MELCOUR *effrayée, se tait un instant.*

ELLE est folle, je pense.  
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance;  
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Madame DE MELCOUR.

Déshériter sa nièce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;  
Madame, grace à vous.



## SCÈNE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE  
JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC *dans le fond.*

**D**ON Dieu ! l'étrange femme !  
C'est votre belle-sœur dont je parle, Madame.  
J'approche ; elle me fuit ; me jette un mot ou deux ;  
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

Madame DE MELCOUR à Vilmon, d'un air indigné,

*A Jersac. A part.*

Je fors... Je vais... Jersac reculeroit, sans doute.

*Haut.*

Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,  
Ne vous effrayez pas.

*Elle fort.*

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer ?





## SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

J E R S A C.

MAIS ils s'entendent tous pour me contrarier !  
 Une nièce boudeuse , une tante revêche ,  
 Une mere qui fuit , un beau-pere qui prêche ,  
 Un ami , des plus secs ! un petit insensé ,  
 Qui chez moi , m'a-t-on dit , a tout bouleversé ,  
 Qui me cherchoit par-tout ! Que veut-on ? quelle rage !

V I L M O N.

Le petit insensé veut vous tuer , je gage :  
 La petite boudeuse a peu de goût pour vous ;  
 Le beau-pere qui l'aime , appuie un autre époux ;  
 Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

J E R S A C.

De la dot ?

V I L M O N.

De la dot.

J E R S A C.

Oh , oh !

V I L M O N.

Mais , notre tante  
 Est folle de sa nièce , & vous voit arriver  
 Du bord de la Biscaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC *d'un air pensif.*

Eh! que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,  
Et...

VILMON *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parens,

Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements;

Cela feroit trop fou.

JERSAC.

Cela feroit très-sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC *très-content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.

De mon éloignement elle me fait un crime ;  
 A cela près, Monsieur, j'ai, je crois, son estime ;  
 Eh bien ! je vends ma charge ; elle en eroira plutôt  
 Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot ;  
 Et tout est aplani : la tanre moins rebelle  
 Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle ;  
 Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;  
 Pour la première fois la nièce me fournit ;  
 Dans ce moment de joie ( elle est jeune, elle est  
 femme, )

L'amour peut aisément se glisser dans son ame.  
 Mais la mere !.. Vilmon, la mere ! que d'heureux !  
 Notre Hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux !  
 A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,  
 On se voit, on se fête, on est inséparable.  
 L'une me garde l'autre, observez ce point-ci ;  
 Une mere au besoin veille pour un mari ;  
 Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,  
 J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,  
 Ami de ces Messieurs, & qui dans peu de jours  
 Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.  
 J'en placerai les fonds.

VILMON *riant.*

L'agréable surprise  
 Que vous nous ménagez !

JERSAC *riant aussi.*

J'avoue avec franchise

*En s'en allant.*

Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON *seul.*

Pour nous.

SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *d'un air troublé.*

**M**AUDITE sœur ! Elle va, n'entend rien,  
Monsieur de Melcour même, allarmé de sa fuite,  
N'a pu me l'arrêter, & vole à sa poursuite.  
Mais vous, Monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu ;  
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,  
Je le fais pret encore à remplir votre attente.

Madame DE MELCOUR *avec joie.*

Quoi, Monsieur !...

VILMON *lentement.*

Il fait plus ; pour le bien de la tante...  
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris ;  
Il vient de m'en instruire, & ne m'a pas surpris.  
Les mœurs de la Province avoient votre suffrage,  
Et non pas le séjour ; on les garde à son âge.

L'heureux projet ! Madame, il remédie à tout ;  
 Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût,  
 Il laisse à votre fille une tante, une mere ;  
 Il ne vous prive point d'une fille si chere ;  
 Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,  
 Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

---

 SCENE X.

Madame DE MELCOUR *seule.*

A VEC quelle douceur cet homme m'assassine !  
 C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.  
 Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,  
 Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant !  
 Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,  
 Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,  
 D'être aussi foible qu'eux. — Quoiqu'il puisse arriver,  
 C'est pour son intérêt que je veux m'en priver ;  
 J'ai peut-être un moyen.

---

 SCENE XI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE *de loin.*

Ah ! Madame, qu'entends-je ?  
 Est-il vrai ? Sauriez-vous ? Quel changement étrange !  
 Il vend, dit-on sa charge, & se fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.  
C'en est fait !...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scène,  
Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,  
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,  
De ma fille, Monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.  
Quoi ! vous daignez enfin lui refuser Julie !  
Il ne l'épouse point ? Madame, l'heureux jour !  
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour ?  
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même ;  
Julie... il en est tems, vous savez si je l'aime,  
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé ;  
J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

Madame DE MELCOUR *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,  
Qu'elle vous aime ou non ; Monsieur, je suis sa mere ;  
Je l'ai dit, le répète, & c'est un dessein pris,  
Je n'établirai point ma fille dans Paris ;  
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.

*Avec finesse.*

Par la même raison vous n'y pouvez prétendre,

96 LA MERE JALOUSE,

Par la même raison je la refuserois  
A vingt autres partis.

T E R V I L L E.

Qu'entends-je ? Je pourrois !

Madame DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?..

T E R V I L L E.

Madame , au bout du monde,  
Partout , dans un désert.

Madame DE MELCOUR *à part* , avec joie.

Sa démençe est profonde.

*Haut.*

La Province , Monsieur , lorsqu'à Paris déjà...

T E R V I L L E.

La Province , Madame ? Eh l'on n'est bien que là.  
C'est-là qu'on fait aimer , qu'on jouit de son ame ,  
Qu'on est heureux , je dis heureux , près de sa femme ;  
Point de distractions , les momens les plus doux ;  
On ne vit que pour elle , elle aussi que pour vous ;  
Chaque jour , chaque instant , chaque lieu vous ras-  
semble ;

On ne se quitte pas , on dîne , on soupe ensemble ;  
Julie... ô la Province est un divin séjour !

Madame DE MELCOUR *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens , de demeure en un jour ?  
Mais vous extravaguez.

T E R V I L L E.

Madame , au moment même.

Je puis... vous le savez ; & je suis libre & j'aime.

Madame

Madame DE MELCOUR.

Bon ! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit,  
Monsieur,

Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh , qu'à cela ne rienne ;

*A part.*

Mais Jerfac , m'a-t-on dit , pense à quitter la sienne ;  
O Ciel ! Si je pouvois !.. Je crois l'appercevoir.

Madame DE MELCOUR *à part* , très-gaie.  
Que de gens étonnés !

TERVILLE.

*A lui-même.*

Je reviens. Quel espoir !

Dieux !



## SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, & dans le fond du  
Théâtre M. DE MELCOUR, Madame DE  
NOZAN, ayant chacun à la main un  
contrat.

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

Q'ELLE cede enfin , que je la persuade,  
Ou... ceci dure trop , j'en tomberoïis malade ,

G

98 LA MÈRE JALOUSE,

Je veux me bien porter. — Madame, écoutez-moi.  
Vous voyez ce papier ?

Madame DE MELCOUR *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Madame DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,  
Arrangé, tout dressé, tout prêt, & qui m'engage.  
A Monsieur de Vilmon; vous entendez ?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Madame DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cens mille francs.

MELCOUR *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire,  
Où, grace à moi, Julie est nommée héritière,  
Et que Madame encore a bien voulu dicter.  
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter ?

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

Quoi ! deux contrats ?

Madame DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Madame DE NOZAN *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Madame DE NOZAN.

Epouse non Jerfac; mais Terville.

COMÉDIE. 99

Madame DE MELCOUR.  
Fort bien.

Madame DE NOZAN.  
Signez, je donne tout.

MELCOUR.  
Tout, sans excepter rien.

Madame DE NOZAN.  
Vous riez ? mais ma sœur, mais je dois me connoître,  
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,  
Très-inutilement ; car ici, dès ce jour,  
La chose sera faite & faite sans retour.

Madame DE MELCOUR.  
C'est une tyrannie.

Madame DE NOZAN *veut prendre une plume.*  
Allons.

MELCOUR *Parrétant.*  
Qu'allez-vous faire ?



SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VENEZ, venez tomber aux pieds de votre mere,  
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider ;  
G ij

100 LA MERE JALOUSE,

Et je n'ai qu'une grace, hélas ! à demander...

*Madame DE NOZAN pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécille pleureuse ;  
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

*A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.*

Ou signez, ou je signe.



SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Mde DE MELCOUR,  
M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE  
JERSAC, Mde DE NOZAN, M. DE  
VILMON.

TERVILLE *accourant, à Madame de Melcour ; il se  
place entre elle & sa fille.*

**E**NFIN, je suis heureux.

JERSAC *accourant, à Madame de Nozan.*

Enfin je suis, Madame, au comble de mes vœux,  
Plus de charge.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Je l'ai ; je me fixe à Baïonne.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, Monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

COMÉDIE.

101

JERSAC.

Nous ayons pu traiter ?

TERVILLE.

Monfieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monfieur , d'acheter.

TERVILLE à *Madame de Melcour.*

Nous venons de figner un écrit l'un & l'autre.

JERSAC à *Madame de Nozan.*

Chez vous-même , un dédit.

*Il le montre.*

TERVILLE à *Julie.*

Quel bonheur eft le nôtre !

JERSAC à *Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON étonné.

Qu'ai-je donc fait ici ?

MELCOUR.

Terville , y pensez-vous ?

Madame DENOZAN à *Terville.*

Quoi ! montre , vous auffi...

*Terville va fe placer à côté de Madame de Nozan , &  
Jersac à côté de Madame de Melcour.*

TERVILLE.

*A Melcour. A Vilmon.*

O Madame , Monfieur , Monfieur , Mademoifelle !  
Suis-je donc fi coupable en quittant tout pour elle ?

102 LA MERE JALOUSE ,

*A Madame de Nozan.*

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?  
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,  
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde;

*A Melcour.*

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le  
monde;

Je ferai son ami, son époux, son amant,  
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

J U L I E.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:  
Mais ne disposez point de moi, malgré moi-même.

Madame DE NOZAN à *Madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

J U L I E.

Ah! J'ai trop défuni ce que j'ai de plus cher.  
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,  
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en silence;  
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,  
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

*En se jettant aux pieds de sa mere.*

C'est votre fille, hélas! c'est moi qui vous conjure.

Madame DE MELCOUR *attendrie.*

Je ne résiste plus au cri de la Nature.  
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,  
Ta fortune; en un jour, je faisois le malheur  
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:  
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.  
Reste auprès de ta mere, & soyons tous heureux:  
Je t'unis à Terville. *Elle signe.*

T E R V I L L E.

O Ciel!

COMÉDIE.

103

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR *avec joie.*

Dieux!

Madame DE NOZAN *avec joie.*

Ma sœur!

Madame DE MELCOUR *à Jersac.*

Vous ne venez, Monsieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter des sacs & marchander sa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal;

Je viens en poste, exprès, marier mon rival!

On me trompe à plaisir; & par un tour d'adresse,

On m'enleve à la fois ma charge & ma maitresse;

Et je païrois encor ce dédit! Non morbleu,

Non, fallût il plaider pendant vingt ans. Adieu.

*Il sort.*

Madame DE NOZAN *à Jersac.*

Je païrai le dédit.





## SCENE XV. ET DERNIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE ;  
 Madame DE MELCOUR, JULIE,  
 M. DE VILMON, Madame DE  
 NOZAN.

Madame DE MELCOUR.

EMBRASSEZ-MOI, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi!

Madame DE NOZAN à *Vilmon*.

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi?

Ah ma sœur! pour jamais comptez sur ma tendresse.  
*aux autres Acteurs.*

Vous voyez : rien ne peut résister à ma nièce.

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général  
 de Police, la *Mere Jalouse*, Comédie; & je crois qu'on  
 peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris,  
 ce 14 Décembre 1771. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au Nouveau  
 Théâtre François.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, rue des Mathurins, 1772.



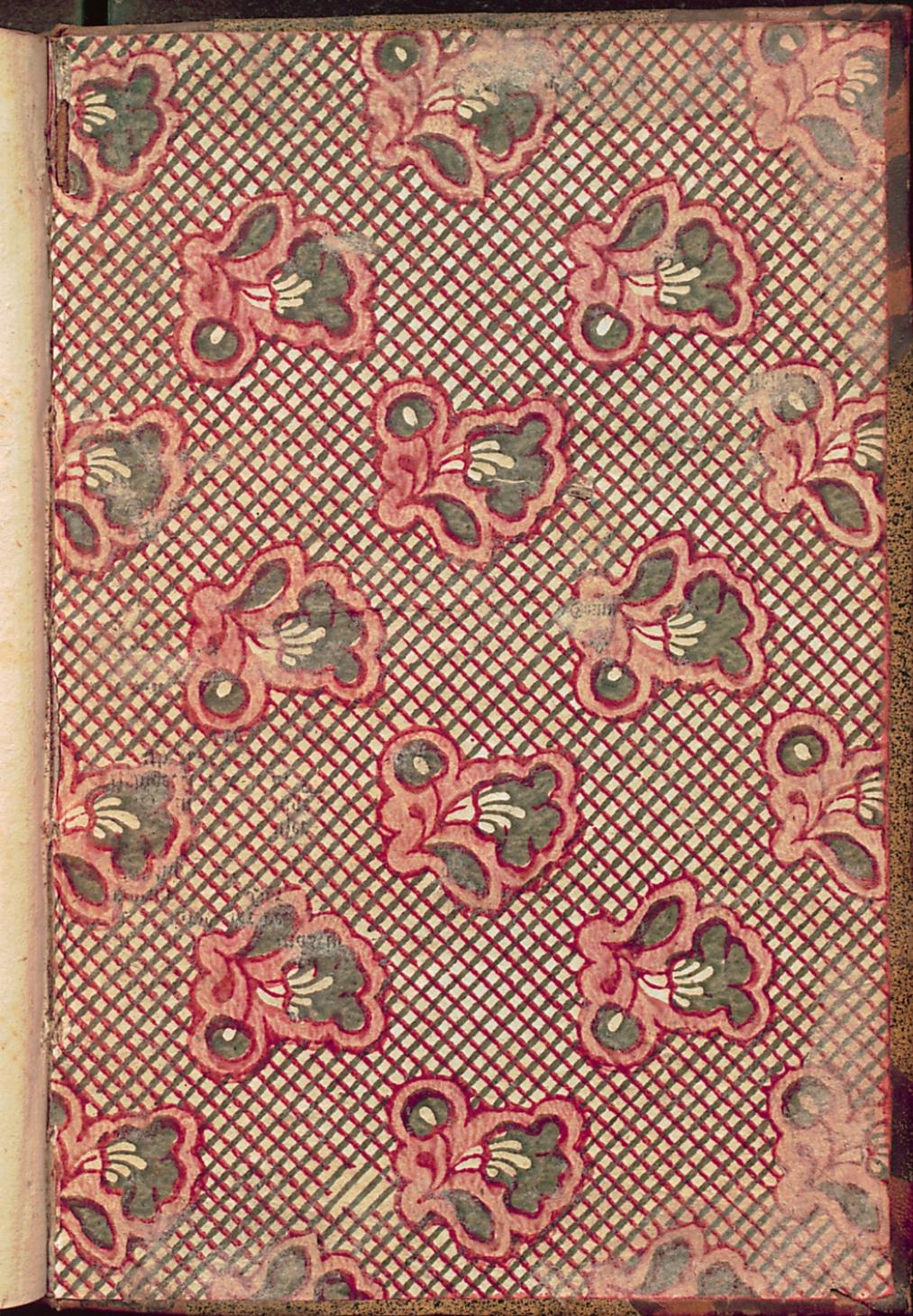
AL: AL 0/11

S

X 2365602

DL 4120<sup>x</sup>









# LA MERE JALOUSE,

## COMÉDIE

### EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de Marfeille :

*Représentée pour la première fois par les  
Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 23 Décembre 1771.*

---

*Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.  
Perfe, Satire V.*

---

Le prix est de 30 fols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXXII.  
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*